

Ehr drinkt, ehr pisht

Reinhold Kramer, *Mordecai Richler : entre séduction et provocation*, trad. de l'anglais (Canada) par Geneviève Deschamps, Septentrion, 2011, 672 p.

Robert Lévesque

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2013). Ehr drinkt, ehr pisht / Reinhold Kramer, *Mordecai Richler : entre séduction et provocation*, trad. de l'anglais (Canada) par Geneviève Deschamps, Septentrion, 2011, 672 p. *Liberté*, (301), 78–80.

LE LECTEUR IMPUNI

EHR DRINKT, EHR PISHT

Pèlerinage au pays de Mordecai Richler

ROBERT LÉVESQUE

Au coin des rues Clark et Fairmount, qui sait si le jeune Saul Bellow n'allait pas se faire couper les tifs; dans les années vingt du siècle dernier, au numéro 34 de la rue Fairmount, la maison qui fait l'angle, il y avait un *barber shop*. En 1932, l'année où le Japon créa le Mandchoukouo, Moe Wilensky rangea peignes, cuirs à rasoir et ciseaux et installa dans ce local un comptoir avec huit bancs; il créait alors le «spécial Wilensky», un sandwich de pain kaiser rempli de tranches de baloney, de salami frit et d'une moutarde obligatoire (il fallait verser cinq sous pour n'en avoir pas!), et sur ces mêmes bancs ronds, instables, on le mange encore aujourd'hui, en 2013, ce spécial Wilensky... Le Mandchoukouo eut moins d'avenir...

Sorti de chez Wilensky avec dans le nez l'odeur de la mortadelle bas de gamme qu'est le baloney (la madeleine du pauvre), je marchais un dimanche de juin dans le quartier Mile-End. Je venais de lire une robuste biographie de Mordecai Richler, un livre qui m'était à quelques reprises tombé des mains, mais qui parfois m'en apprenait d'assez bonnes pour me garder en éveil (son père était saoul quand Mordecai vint au monde; on l'appelait Muttie ou Mottle ou Moitle à l'école primaire; sa mère tenait une rubrique humoristique bête dans la *Canadian Jewish Review*, genre on s'est follement amusés chez le rabbi; à l'école secondaire Baron Byng, pour le punir, on le casa, seul garçon, dans une classe de trente-six filles; sa mère divorcée travailla de 1949 à 1953 à l'Esquire Show Bar de la rue Stanley...), et j'avais décidé, puisque le biographe indique les adresses des feux et lieux de la jeunesse de l'énergumène (avant que Richler file en Europe sur le *Franconia*, cap sur Liverpool, en septembre 1950, il avait dix-neuf ans, Hemingway ou rien, il lui fallait Paris, il lirait Céline en anglais dans une chambre

infestée de souris dans un fond de cour, rive gauche; au Flore, inexplicablement, les femmes résisteraient à ses charmes... il irait se faire copain avec des pêcheurs et des putes à Ibiza... il écrirait la nuit... il se referait à Londres... mûr il se mettrait à dos tout le monde...), feux et lieux de sa jeunesse mile-endienne qui se passa à vélo et pedibus sur Jeanne-Mance, Saint-Urbain, Laurier, Parc, Fairmount, Clark, entre écoles primaires, appartements, clubs de rencontre, synagogues, magasins de tabac et de bonbons, rez-de-chaussée, ruelles, ce quartier dont il ferait sa chair à roman, du roman vraiment épatant, presque du Saul Bellow (lucide, il était clair pour Richler que Bellow était le grand romancier nord-américain vivant), j'avais décidé donc de faire un pèlerinage dans ce quartier, ce dimanche premier juin dernier.

L'école primaire United Talmud Torah qu'il fréquenta dans la seconde moitié des années trente, au coin nord-ouest du boulevard Saint-Joseph et de la rue Jeanne-Mance, n'existe plus; c'est la cour de récréation du collège Laurier, privé, francophone. Depuis le 4587 Jeanne-Mance, première adresse connue de ses parents, Moe Richler et Lily Rosenberg (Wolf et Leah dans *Mon père, ce héros*), le petit Muttie Mottle Moitle marchait vers le nord en croisant la rue Villeneuve pour atteindre le boulevard, aller apprendre l'anglais et bûcher en hébreu sur les mystères de la Torah et du Talmud en se faisant tirer les oreilles et taper sur les jointures... Devant le 4587 Jeanne-Mance, sous une charmille qui tient de traviole, il y a aujourd'hui un petit potager pas bien entretenu et deux vélos attachés à la grille de fer noir devant l'immeuble de briques de trois étages dont les Richler occupaient le rez-de-chaussée. À trois pas, pour Muttie Mottle Moitle et son frère Avrum, c'était le parc Jeanne-Mance, le monument à Sir George-Étienne Cartier d'avant les tam-tams du dimanche; il y avait plutôt, alors, de la musique jouée par de petits orphéons dans le joli kiosque octogonal au toit pyramidal, sis au pied de la montagne dans ce que l'on appelait au dix-neuvième siècle Fletcher's Field, du nom du colonel qui y dirigeait des manœuvres militaires; au temps de Muttie Mottle Moitle, au kiosque, construit en 1928, se donnaient des soirées de musique populaire, dits les concerts Campbell.

En 1938, la famille Richler (Moe bosse pour son père Shmarya Richler, qui est dans le commerce de la ferraille; la mère lit Shakespeare, elle sait que leur mariage a été arrangé avec la promesse que Moe hériterait de l'entreprise familiale, mais elle considère son mari comme un idiot, un être inférieur à elle, vous voyez le genre...) déménagea au 5257, rue Saint-Urbain, au second étage; c'est l'appartement qui sera décrit dans les romans du cycle Saint-Urbain; immortalisé. L'immeuble du 5257 que je regarde, briques beiges, laid, est assurément une reconstruction. Ce qui ne justifie pas qu'aucune plaque n'indique qu'à cette adresse vécut de 1938 à 1948 le plus grand romancier montréalais... Comme il n'y en a pas non plus à l'école Baron Byng, au 4251 Saint-Urbain, école pourtant célèbre parce que Mordecai Richler y étudia. Le biographe de Muttie Mottle Moitle Richler, Reinhold Kramer, professeur de littérature à l'université Brandon au Manitoba, écrit que l'école Baron Byng n'existe plus, ce qui

Reinhold Kramer, *Mordecai Richler : entre séduction et provocation*, trad. de l'anglais (Canada) par Geneviève Deschamps, Septentrion, 2011, 672 p.

est faux (il écrit aussi, ce qui est grave, qu'Adrien Arcand fut ministre du Travail sous Duplessis!); l'édifice Baron Byng, à la façade inchangée, abrite maintenant l'organisme Jeunesse au Soleil. À vélo, je n'y passe jamais sans penser au cher Mordecai, parfois aussi au poète Irving Layton qui arriva de Roumanie à Montréal à un an en 1913, l'année où à Lachine naissait Saul Bellow, et puis je pense aussi au seul élu communiste canadien, Fred Rose, ou, n'étant pas un *star trekker*, à l'acteur William Shatner; tous quatre y usèrent leurs fonds de culotte.

Quand Lily et Moe se séparent en 1943 (c'est-à-dire quand Lily met Moe à la porte), où s'en va le ferrailleur fils qui n'héritera pas du commerce de son père? En face, au 5244 Saint-Urbain! Où il apprendra par le courrier que sa femme, à défaut d'un *get* (le divorce juif), a obtenu l'annulation du mariage en prétextant qu'elle n'avait que dix-sept ans au moment du mariage forcé et que son rabbin de père, Yudel Rosenberg, un homme à la barbe respectable et aux papillotes impressionnantes qui avait traduit de l'araméen à l'hébreu, et puis commenté, les sept volumes de la Zohar et qui avait commis le plagiat d'une nouvelle de Conan Doyle («Le Pectoral du grand-prêtre», tiré des *Contes de mystère*), n'avait pas consenti à l'union maritale de Lily et de Moe. Mordecai, dans la bataille, est du camp de sa mère (dans un roman demeuré inédit, *The Rotten People*, ce divorce est décrit telle une bagarre, le fils étreignant sa mère et se dégageant pour lancer une chaise à la tête du père...). Il n'adresse pas la parole à son père durant deux ans. Aujourd'hui, au 5244, on trouve le Centre Lotus Palm, une école de massage qui fait spa; il y a un petit jardin à la zen au bord du trottoir.

Rue Laurier, entre Clark et Saint-Laurent, il y avait au numéro 24 un petit commerce, Schacter's Tobacco and Candies, où Moe Richler, y emmenant parfois ses fils Avrum et Mordecai, allait le samedi après-midi jouer au gin-rummy (un sou la mise) dans l'arrière-boutique, avec ses frères; shabbat ou pas ils écoutaient la radio, les gamins mangeaient des biscuits au chocolat arrosés de Coca-Cola, mais le père et les oncles attendaient la tombée de la nuit avant de payer leurs petites dettes de jeu... Il n'y a plus de 24, rue Laurier. Une conciergerie de briques à trois étages, construite récemment, et dont les balcons du rez-de-chaussée touchent le trottoir, aligne les numéros 16, puis 18 et 30. On a escamoté le 24. Sur l'un des balcons du bas, au numéro 18, j'ai longtemps vu un vieil homme, assis, en camisole, qui étalait devant

sa fenêtre et accrochait au balcon des dizaines de photos noires et grises du Montréal d'antan, des parcs, des familles, des mariages, des rues, des édifices, toutes protégées par une pellicule et suspendues à des cordes comme du linge qu'on met à sécher; depuis trois ans, ce balcon est vide. L'homme est-il mort? A-t-il déménagé? Emporté son stock dans un CHSLD? Je n'ai jamais vu quiconque lui acheter une photo...

je crois qu'il ne cherchait pas à les vendre... il demeurait assis, avec un petit transistor à la main... seul, le regard de biais vers la caserne de pompiers n° 30, sise au numéro 5 de la rue Laurier, l'ancien hôtel de ville du Mile-End, une extravagance; on dirait un château...

La petite synagogue galicienne de la rue Fairmount, située aux numéros 136 et 138, où Shmarya, le sévère grand-père paternel, amenait de force ses petits-fils Avrum et Mordecai pour l'office de Maariv, la prière du soir, est devenue, aux mêmes numéros, un centre Soufi Naqshbandi. Fermé le dimanche. Je regardais, le visage collé à la vitrine, je voyais des livres ayant beau-

coup servi, des colliers rouges et jaunes, des CD, une petite balayeuse déposée dans un panier d'osier avec son tuyau mou roulé en boule comme un chat, des plantes qui avaient soif, des pantoufles usées, la photo du cheikh Omar Koné; j'avais une impression de poussière et de grisaille devant ce lieu dévoué à la recherche continuelle de l'amour. En polissant le miroir du cœur de toutes traces de vanité, comme c'était écrit dans un cadre déposé dans la vitrine.

Un soir durant la guerre, en 1942 ou 1943, Muttie Mottle Moitle ayant onze ou douze ans, lui et son oncle Dudy, qui n'avait que trois ans de plus que lui, ne se présentèrent pas à l'heure dite à cette petite synagogue de la rue Fairmount. Mordecai Richler, ce soir-là, va vivre un moment-clé de sa vie. Shmarya Richler part à leur recherche, il trouve son fils et son petit-fils au sous-sol du 5257 Saint-Urbain où ils font des expériences avec un jeu de chimie. Le grand-père fracasse le jeu. Dudy pleure, se confond en excuses, mais Muttie Mottle Moitle tient tête et son grand-père sort sa ceinture et le frappe. À plusieurs reprises. L'œuvre romanesque de Richler, son biographe manitobain le pense, sera la riposte à l'autorité, à l'orthodoxie, à la correction, à la religion, à la judéité même, car l'écrivain qu'il deviendra, le polémiste qu'il sera, mènera son combat par les grandes voies de la libre-pensée et de l'ironie. On ne le battra plus. Il ironisera. Il a douze ans, alors. Il va jouer au billard les vendredis soirs et le samedi au Rachel Pool Hall, il mange des hot-dogs, il reluque les

L'immeuble du 5257 que je regarde, briques beiges, laid, est assurément une reconstruction. Ce qui ne justifie pas qu'aucune plaque n'indique qu'à cette adresse vécut de 1938 à 1948 le plus grand romancier montréalais...

shikhas, des filles non juives, parfois fiancées à des Juifs, des abominations, donc, selon l'orthodoxie de pépé Shmarya; où donc était situé le Rachel Pool Hall? J'ai l'impression que la salle où Mordecai et ses copains blousaient les boules se situait entre Saint-Laurent et Saint-Urbain, mais allez savoir, je n'en retrouve aucune trace... ce biographe manitobain n'en donne pas l'adresse, le salopard.

Parcourant la rue Rachel à l'ouest de la Main, je me prenais à penser que c'était dans ce coin du Mile-End, côté sud ou côté nord, je ne sais pas, que se trouvait au printemps et durant l'été un marché à ciel ouvert, jadis; je pensais à l'un des oncles de Saul Bellow, l'oncle Ravitch, qu'on trouve dans ce chef-d'œuvre qu'est *Herzog*, celui qui, avant de se saouler la gueule les soirs durant et de rentrer à quatre pattes rue Napoléon, travaillait de jour à ces étals de fruits. Je me disais que, resté à Montréal quand les Bellow partirent en 1924 pour Chicago, l'oncle Ravitch avait peut-être pu apercevoir, dans les années quarante, quand il sortait avec ses copains ou sa *shiksa* du Rachel Pool Hall, le jeune Muttie Mottle Moitle Richler piquer une poire ou deux, chaparder des cerises, sous ses yeux de picoleur compréhensif... Encore un peu, me disais-je, et j'entrerais chez Zola, un peu de *Ventre de Paris*, un peu d'*Assommoir*...

À certains égards, la vie de Mordecai Richler a ses zones Zola, il a, en gentleman provocateur, certains traits des personnages des Rougon-Macquart, l'ambition, la ruse, la canaillerie, l'infidélité, la paresse, le besoin de la bouteille, le goût de cogner. Cette vie, la sienne, passées l'enfance et l'adolescence dans le Mile-End, elle est multiple, bruyante, internationale, le romancier qui prend du temps à s'améliorer, celui qu'on censure parce que dans *The Acrobats* il met en scène des jésuites qui se branlent et la Vierge qui baise, l'auteur juif qu'on accuse d'antisémitisme, l'homme qui se remarie, mais pas autant qu'Irving Layton, le scénariste qui cachetonne entre des merdes pour la télé et l'aide anonyme (son nom non crédité) au scénario de *Room at the Top*, ze film de 1959, Oscar du meilleur scénario adapté, Oscar à la Signoret, le père parfait qui écrit des contes pour enfants qui s'adressent à tous, le type qui cherche toujours des moyens

de faire de l'argent, le polémiste trompetant à tous les vents qui décoiffe les nationalistes québécois et fait perdre à Lise Bissonnette son réputé sens de la mesure, l'habitué du Ziggy's Pub de la rue Crescent, bref, celui qui aime se faire haïr et haït se faire aimer (en cela, quant à moi, un frère)...

Sam Orbaum, un cousin de Mordecai Richler né à Leeds dans le Yorkshire et arrivé à Montréal en 1957 à l'âge de six semaines pour en repartir à vingt-quatre ans, direction Israël, se fit, au *Jerusalem Post*, où il entra en 1983, une bonne réputation de *columnist*. Sa chronique hebdomadaire avait pour titre «*But seriously...*» (il était par ailleurs le fondateur du plus gros club de Scrabble au monde, le Jerusalem Scrabble Club). Le 21 novembre 1992 (c'est l'année où Richler publie son céléberrime *Oh Canada! Oh Quebec! Requiem for a Divided Country* chez Penguin à Toronto et en traduction française aux éditions Balzac à Candiac), Sam Orbaum consacre sa colonne au sacré bonhomme, son cousin, sous le titre «*Make 'Em Mad, Mordecai*». Il renouvelle son

admiration pour l'écrivain et il rapporte, c'est une scie familiale, ce que disait de son fameux petit-fils la vieille Esther Richler, l'épouse du sévère Shmarya, c'était court, quatre mots en hébreu : «*Ehr drinkt, ehr pisht.*» Il boit, il pisse. Essentiel et beckettien résumé de la vie d'un homme.

Mordecai mort en 2001, l'élite francophone montréalaise se fit porter pâle. Neuf ans plus tard, Michael Applebaum et Marvin Rotrand, deux conseillers du parti (reconnu corrompu) au pouvoir, crurent le temps venu d'honorer la mémoire de l'écrivain du Mile-End. Le maire de l'arrondissement, Luc Ferrandez, s'y opposa. Quelqu'un eut l'idée de donner le nom du mort encore embarrassant au petit kiosque octogone du mont Royal. On officialisa. Cependant, l'état du kiosque était épouvantable. Il l'est encore. **L**

J'avais une impression de poussière et de grisaille devant ce lieu dévoué à la recherche continuelle de l'amour. En polissant le miroir du cœur de toutes traces de vanité, comme c'était écrit dans un cadre déposé dans la vitrine.

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection «*Liberté Grande*» au Boréal, où est paru, en 2013, *Digressions*, son dernier ouvrage.